

LUCIE BERTRAND-LUTHEREAU

Institut d'Études Politiques d'Aix-en-Provence

Autour du retour paradoxal des camps de concentration nazis

En 1987, dans son ouvrage intitulé *Les Naufragés et les rescapés*, Primo Levi rend compte de ce que fut la réalité du retour pour la plupart des rescapés des camps de concentration nazis :

Il existe un tableau stéréotypé, proposé un nombre infini de fois, consacré par la littérature et la poésie, repris par le cinéma : l'orage terminé, quand vient « le calme après la tempête », tous les cœurs se réjouissent. [...] le soldat rentre au pays, il retrouve la famille et la paix. À en juger par les récits de nombreux rescapés, et par mes propres souvenirs [...] Dans la majorité des cas l'heure de la libération n'a été ni joyeuse, ni insouciant [...]¹

Les souffrances de l'ancien détenu ne cessent pas au contact du monde libre. Pas de Happy End laissant présager que le rescapé coulera désormais des jours heureux auprès des siens. La détention concentrationnaire n'est pas qu'une parenthèse douloureuse, elle constitue un traumatisme à vie qui fait éclater les fragiles barrières des tentatives d'oubli. Le souvenir du camp est un véritable poison qui se distille dans le corps et l'esprit du détenu tout au long de sa vie.

Il serait cependant simplificateur de s'en tenir à ce constat. Si l'horreur du retour fait consensus chez la plupart des rescapés, elle n'en possède pas moins mille visages, liés tant à la subjectivité des anciens détenus qu'à la nature de leur déportation, et à la spécificité des condi-

¹ P. Levi, *Les Naufragés et les rescapés*, A. Maugé (trad.), Paris, Gallimard, 2000, p. 69.

tions de retour. De plus, la notion de « retour » est elle-même aussi variable que complexe. On ne peut aborder en finesse le sujet du retour des camps de concentration nazis qu'en distinguant le déplacement géographique du moment de l'arrivée dans sa ville d'origine. Le premier constitue un processus limité dans le temps, constitué par le trajet depuis le lieu de détention jusqu'au moment où le rescapé retrouve son lieu de vie d'avant la déportation. Le second, en revanche, débute au moment où le rescapé retrouve ce qui reste de sa vie d'avant, son logement s'il existe encore, ses proches s'ils sont en vie, mais ne connaît pas de borne terminative tangible. Fortement lié au processus psychologique de l'ancien prisonnier, le retour, dans cette acception, ne prendrait réellement fin que quand le rescapé se sentirait réellement à nouveau dans son élément dans le monde libre. Or, dans certains cas, il se peut que cela n'arrive jamais complètement. On peut donc être concrètement, physiquement « de retour » tout en restant psychologiquement prisonnier du camp.

Ce sont ces distinctions que nous souhaitons explorer dans cet article, en apportant les nuances et le respect des expériences subjectives que nous permet la lecture rétrospective des écrits de rescapés à ce sujet. Nous envisagerons ainsi le récit de retour que propose Primo Levi dans *La Trêve*, dans lequel il décrit les neuf mois d'errance avec les soviétiques entre Auschwitz et l'Italie, ainsi que ses propos livrés « quarante ans après Auschwitz » *Les Naufragés et les rescapés*, œuvre dans laquelle il témoigne de son impossible réadaptation au monde libre. Nous comparerons ce dernier récit à l'expérience subjective du retour dont témoignent Charlotte Delbo, Jorge Semprun et Robert Antelme, en distinguant les récits de l'immédiat après des récits rétrospectifs écrits plusieurs décennies après le retour effectif du camp et en interrogeant la place et le rôle de l'écriture dans le processus décrit. Peut-on vraiment rentrer des camps nazis ? L'écriture aide-t-elle au retour ou au contraire crée-t-elle une intrusion du camp

dans la vie du rescapé qui l'empêche d'être présent au monde ?

En adoptant une démarche chronologique, nous distinguerons plusieurs étapes dans le processus du retour, de l'ouverture du camp dans lequel étaient détenus les auteurs des ouvrages que nous avons cités, au retour intrusif du camp jusque dans les rêves des rescapés des années après leur détention. À chacune de ces étapes, nous ferons entendre les propos des auteurs qui nous semblent éclairer de manière significative l'ambiguïté du retour des rescapés, afin de livrer un patchwork polyphonique du retour des camps dans toute sa complexité.

Dès la première approche des récits que nous ont laissés les rescapés, nous comprenons l'ambiguïté de la notion de « retour des camps ». À quel moment peut-on commencer à parler de « retour » ? Lorsque les alliés ont pénétré dans le camp ? Rappelons, ce moment fut vécu de telle manière que de nombreux rescapés, secondés par des historiens, ne parlent pas de « libération du camp ». Ils préfèrent recourir à une terminologie plus neutre, et désignent ce moment comme celui de « l'ouverture du camp ». Loin d'être « libérés » et de pouvoir commencer à rentrer, les rescapés subissent souvent les mesures mises en place par les alliés confrontés à une situation sanitaire inédite. Ils sont ainsi le plus souvent triés, les plus contagieux étant mis à l'écart des autres pour éviter les épidémies. S'ajoutent à ces mesures des questions politiques puisqu'il s'agit de faire traverser l'Europe ravagée à des rescapés en état de faiblesse extrême. Ainsi, le retour ne commence-t-il vraiment que lorsque l'ancien détenu passe les grilles du camp pour commencer à parcourir le chemin qui le sépare de son foyer ? Ou peut-on considérer comme le début du retour le moment où le système concentrationnaire mis en place par les oppresseurs s'effondre ? Peut-on considérer que le processus psychologique du retour commence avec la désertion du camp par les oppresseurs ?

Le cas de Primo Levi est intéressant en ce sens. À l'approche des alliés, les nazis et leurs acolytes dans le camp ont quitté Auschwitz, emmenant avec eux les détenus valides, et laissant les blessés et les mourants sur place. Primo Levi, alors très malade, reste au K. B.², tandis que Alberto, son inséparable ami dans le camp, encore valide, quitte Auschwitz avec les oppresseurs en fuite. Comme ceux qui partaient, Alberto était, selon les dires de Primo Levi, « joyeux et confiant »³. Bien que guidé par les oppresseurs, il semble ainsi amorcer le processus psychologique du retour : symboliquement, il s'apprête à franchir les grilles du camp. Primo Levi, quant à lui, incapable d'éprouver « ni douleur, ni joie, ni crainte »⁴, constate que, une fois vidé de ses occupants, hormis les plus faibles, « le Lager venait de mourir »⁵. Il n'est ni concrètement, ni psychologiquement, en train d'amorcer un quelconque retour. Le processus du retour amorcé psychologiquement par les détenus ayant franchi les portes du Lager s'achèvera tragiquement pour bon nombre d'entre eux. Alberto, comme tant d'autres, périra dans ce que l'on connaît désormais sous le nom terrible de « marches de la mort ». À l'inverse, le processus concret du retour de Primo Levi est concrètement amorcé bien que cela se fasse dans l'indifférence de son épuisement : dix jours plus tard, les soviétiques pénétreront dans le camp. Ils conduiront les survivants trouvés sur place dans un périple absurde à travers l'Europe qui s'étendra sur des mois, mais qui conduira malgré tout Primo Levi, vivant, auprès des siens.

Robert Antelme, déporté dans un kommando de Buchenwald, Gandersheim, survivra pour sa part aux marches

² Le K. B. est l'abréviation utilisée par les détenus pour désigner la *krankenbaum*, l'« infirmerie » du camp. Nous avons choisi de conserver ce mot employé par Primo Levi dans ses œuvres pour lui laisser le sens très spécifique qu'il prend sous la plume d'un rescapé.

³ P. Levi, *Si C'est Un Homme*, M. Schruoffenegger (trad.), Paris, Pocket, 2012, p. 242.

⁴ *Ibidem*, p. 238.

⁵ *Ibidem*, p. 247.

folles imposées par les nazis en fuite devant l'approche alliée. Mais le récit des conditions de sa survie ne font que confirmer la complexité de la notion de retour dans le contexte post-concentrationnaire. Parvenu à Dachau dans un état de faiblesse extrême, il est placé par les Américains qui découvrirent le camp dans la section réservée aux mourants. L'épidémie de typhus fait rage à Dachau. Et à ce moment-là, il semble impossible d'envisager que cette situation puisse aboutir au retour de Robert Antelme. De la nature aussi improbable qu'extrême de son retour concret découle une sorte de cassure entre le retour physique et le retour psychologique du rescapé. Le groupe de résistants auquel appartenait Antelme lors de son arrestation était en contact avec François Mitterrand, qui se faisait alors appelé Morland. Envoyé « pour accompagner le général américain Lewis pour l'ouverture de [...] Dachau »⁶, ce dernier traverse, pour se rendre d'un point à un autre du camp, l'endroit où étaient « jetés ensemble les morts, et puis ceux qui ne l'étaient pas tout à fait »⁷. Il entend une voix prononcer son nom : c'est Robert Antelme, mourant et méconnaissable, qui l'appelle. Mitterrand-Morland rentre immédiatement à Paris, fait imprimer de faux papiers pour les amis de Robert Antelme qu'il ramène avec lui à Dachau, où ils déguisent Robert Antelme avec un uniforme de soldat américain⁸ pour l'extraire du camp. Les quatre hommes roulent toute la nuit en direction de Paris. Le médecin qui les accueille au domicile de Robert Antelme affirme que celui-ci ne passera pas la nuit. Il pèse 38 kg. Cinquante de moins que lors de son arrestation. Il sera sauvé par un autre médecin averti, qui sait comment

⁶ M. Duras, F. Mitterrand, *Le Bureau de poste de la rue Dupin*, Paris, Gallimard, 2012, p. 20.

⁷ *Ibidem*.

⁸ *Ibidem*, p. 21. Sur ce point, les souvenirs de Marguerite Duras diffèrent de ceux de François Mitterrand. Elle évoque en effet dans *La Douleur* une « tenue d'officier français » (M. Duras, *La Douleur*, Paris, Gallimard, 1993, p. 66).

doivent s'alimenter les personnes soumises à des conditions extrêmes pendant des mois.

Le récit que fait Jorge Semprun de l'ouverture du camp de Buchenwald, dans lequel il est détenu, éclaire sous un autre angle l'ambiguïté de la notion de retour dans le contexte concentrationnaire. Lorsque les américains découvrirent le camp de Buchenwald au mois d'avril 1945, la question du rapatriement des détenus se posa. Pour Jorge Semprun, dont les parents avaient dû fuir l'Espagne suite à la défaite des républicains, il s'agit alors de rentrer, mais où ? Il vivait à Paris avant la guerre, avait abandonné ses études de philosophie pour s'engager dans la résistance, été conduit par la Gestapo à Auxerre pour y être torturé, puis déporté à Buchenwald. Il est espagnol. Il s'est engagé dans la résistance en France. Quelle est sa patrie ? et comment envisager un « rapatriement » si la question de son appartenance à l'une ou l'autre des patries que sont la France ou l'Espagne se pose ? Au vu de la situation de l'Espagne en avril 1945, il était question de ramener en France les détenus arrêtés dans la résistance. Nous voyons ici comment les problématiques géographiques et psychologiques se rejoignent : quel processus de retour amorcer lorsque la question du lieu d'arrivée ne coïncide pas avec celui du départ ? Jorge Semprun affirme avoir conscientisé dans cette expérience « [s]on identité d'apatride »⁹. Pour lui, le retour n'est pas un processus qui conduit d'un point de départ à un point d'arrivée en passant par l'étape infernale du camp de concentration. Ce qu'il définit comme sa patrie sera tour à tour dans ses écrits « le combat », patrie des combattants espagnols depuis 1936, comme il l'affirme dans *L'Écriture ou la vie*¹⁰, puis « le langage », comme en témoigne le titre de ses derniers entretiens avec Franck Appréderis, *Le Langage est*

⁹ J. Semprun, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 2001, p. 230.

¹⁰ *Ibidem*, p. 228.

*ma patrie*¹¹. L'auteur précise cette idée en affirmant : « Ma patrie, c'est le langage – non pas une langue en particulier, mais “le langage” en général. [...] Assurément, le langage est ce qui fait de l'animal humain un être humain. C'est la communication, l'amour, la haine, la discorde, la concorde, le politique, le roman – tout ! »¹². Or, Jorge Semprun raconte, dans *L'Écriture ou la vie*, qu'il dut choisir à son retour entre le fait d'écrire ce qu'il avait vécu dans le camp, au risque d'en mourir, et le fait de vivre, qui impliquait de s'amputer du récit concentrationnaire mortifère auquel il souhaitait pourtant donner corps¹³. Peut-on dès lors considérer que l'auteur n'amorce réellement son retour du camp que lorsqu'il parvient à écrire sur le camp ? À ramener cette expérience dans le langage, puisque celui-ci est sa patrie ? En 1961, Jorge Semprun écrit *Le Grand Voyage*, son premier récit abouti relatif à sa déportation. Peut-on considérer que le rapatriement ne commence vraiment qu'à ce moment-là ? Si le retour concret de Jorge Semprun, perçu de l'extérieur, a lieu lorsqu'il arrive à Paris le 30 avril 1945, nous voyons bien ici qu'il se peut qu'il ait amorcé réellement son retour du camp, à l'échelle intime de la psychologie, seize années plus tard seulement.

Le retour du camp ne saurait ainsi être considéré comme une donnée simple, mesurable, géographique et quantifiable. Il s'accompagne d'une complexité psychologique qui mène la notion de retour au bord de l'implosion dès l'amorce du processus. Ces spécificités se poursuivent évidemment une fois le rescapé revenu physiquement à son point de départ géographique, sous des formes que nous allons considérer maintenant.

En 1947 est publié l'ouvrage de Robert Antelme, *L'Espèce humaine*¹⁴. Dans ce récit, qu'il commence à écrire

¹¹ J. Semprun, *Le Langage est ma patrie*, Paris, LMS, 2013.

¹² *Ibidem*, p. 32.

¹³ *Ibidem*, p. 292.

¹⁴ R. Antelme, *L'Espèce humaine*, Paris, Gallimard, 2011.

peu après avoir été ramené de déportation, l'écrivain tisse ses réflexions profondes sur la trame de la chronologie de sa déportation. Il est frappant de constater que, dans plusieurs passages, ce que désigne l'auteur par le terme « ici » renvoie au camp de concentration, et qu'il l'oppose à un « là-bas » désignant le monde libre. Dans un passage consacré à un détenu, Jacques, qui a refusé de se compromettre pour assurer sa survie au sein du camp, Robert Antelme conclut en écrivant : « C'est ici qu'on aura connu les estimes les plus entières et les mépris les plus définitifs »¹⁵. L'analyse de cette phrase peut nous conduire à nous demander jusqu'à quel point son auteur est revenu du camp où il était détenu. La phrase présente en effet un hiatus entre l'adverbe de lieu et la concordance des temps. Traitant de son expérience passée, l'auteur aurait dû employer l'adverbe « là-bas » pour désigner le camp de concentration. Le recours, conscient ou non, au « ici » pour désigner le camp en rétrospective témoigne selon nous du fait que le retour physique du détenu ne correspond pas, dans de nombreux cas, au sentiment d'avoir quitté le camp et d'en être réellement revenu.

D'autres anciens détenus témoignent du caractère partiel de leur retour parmi les vivants. Dans *L'Écriture ou la vie*, Jorge Semprun établit par exemple une différence significative entre les termes « rescapé » et « revenant ». « La mort n'est pas une chose que nous aurions frôlée, côtoyée [...], nous l'avons vécue... Nous ne sommes pas des rescapés, mais des revenants... »¹⁶. Le retour auquel l'auteur fait référence est bien plutôt celui de la mort partagée avec les détenus qui ne sont pas revenus que celui d'une détention située dans l'espace. Cette expérience « collective, fraternelle »¹⁷ rend impossible son plein retour physique et psychologique parmi les vivants. Une part

¹⁵ *Ibidem*, p. 98.

¹⁶ J. Semprun, *L'Écriture ou la vie*, *op. cit.*, p. 121.

¹⁷ *Ibidem*.

de ce « revenant » reste connectée à ses frères morts avec lui à Buchenwald. Lorsqu'il témoigne de son incompréhension des attitudes humaines après avoir vécu la détention, Jorge Semprun l'analyse, et l'explique par cette fraternité dans la mort vécue. Il se définit ainsi comme « un résidu conscient de toute cette mort. Un brin individuel du tissu impalpable de ce linceul. Une poussière dans le nuage de cendre de cette agonie »¹⁸. Ces trois images figurent la connexion de l'individuel avec le collectif. Le « revenant » est le « brin du tissu » d'un linceul. Il s'agit d'un tissu de mort, duquel il est un constituant, mais individualisé. L'image du « nuage de cendre » est d'autant plus frappante qu'elle renvoie aux corps incinérés réduits en fumée, flottant sur la plaine de Buchenwald. Semprun se perçoit comme une « poussière » parmi les cendres: il se distingue des autres constituants des nuages, mais porte en lui aussi la mort : vivant, il est, pour reprendre les mots de la Bible, « redevenu poussière ». Bien que présent dans le monde physique, Jorge Semprun ne se perçoit pas comme un homme ayant parcouru le chemin du retour depuis le camp jusqu'à Paris, mais bien comme un revenant qui a vécu la mort, et reste connecté à ses frères disparus, ce qui confère à son retour une dimension mystique aussi bien que partielle, et partielle parce que mystique.

L'incomplétude du retour de l'ancien détenu atteint un degré paroxystique dans le titre paradoxal du récit de Charlotte Delbo, *Aucun de nous ne reviendra*¹⁹. Alors même que l'existence du livre témoigne du retour de son auteure, le titre choisi infirme cet état de fait, marquant par là-même toute l'ambiguïté d'un retour toujours incomplet. Dans *Mesure de nos jours*²⁰, troisième volume de l'œuvre Auschwitz et après qui englobe également *Aucun*

¹⁸ *Ibidem*, p. 161.

¹⁹ C. Delbo, *Aucun de nous ne reviendra*, Paris, Minuit, 2012.

²⁰ C. Delbo, *Mesure de nos jours*, Paris, Minuit, 2013.

de nous ne reviendra qui en constitue le premier tome, Charlotte Delbo livre une métaphore saisissante de ce retour qui n'en est pas entièrement un :

Mon cœur a perdu sa peine
il a perdu sa raison de battre
la vie m'a été rendue
et je suis là devant la vie
comme devant une robe
qu'on ne peut plus mettre.²¹

Cet extrait proche du poème en vers libres qui rompt l'économie du récit de l'auteure présente des similitudes de fond avec les propos de Jorge Semprun que nous avons analysés précédemment. La rescapée affirme ainsi que « la vie [lui] a été rendue », phrase à double fond, qui peut impliquer que sa vie lui fut confisquée lors de sa détention, mais aussi qu'elle a pu, comme Jorge Semprun, avoir le sentiment d'avoir vécu la mort. L'image de la femme devant une robe impossible à mettre est très forte : la rescapée n'est plus « dans son élément » dans la vie, celle-ci ne peut plus envelopper la femme. L'état de nudité impuissante devant le vêtement renvoie de manière saisissante à l'entre-deux auquel la rescapée se sent condamnée. Ni morte, ni adaptée à la vie, elle ne peut être que devant elle, la voir, y assister sans pouvoir la vivre. Son corps est revenu, mais pas au point de pouvoir se vêtir à nouveau du tissu de la vie, collectivité rétive à qui s'est immergé dans l'eau du Styx.

De retour physiquement dans le monde libre, entourés d'hommes et de femmes qui n'ont pas connu la déportation, les rescapés que nous avons cités témoignent chacun à leur façon du fait qu'une part d'eux n'est pas revenue. Liés aux morts, ils ne peuvent s'immerger dans la vie. Et c'est dans le récit de rêves troublant que certains d'entre eux vont faire l'expérience du retour au camp, et

²¹ *Ibidem*, p. 19.

d'une dangereuse inversion de la réalité qui semble s'opposer à la possibilité d'un retour complet.

« J'ai toujours la visite d'un rêve qui m'épouvante »²², annonce Primo Levi à la fin de son œuvre *La Trêve*, dans laquelle il raconte le trajet absurde depuis Auschwitz jusqu'à Turin avec les soviétiques qui découvrirent le camp.

C'est un rêve à l'intérieur d'un autre rêve, et si les détails varient, son fond est toujours le même. Je suis à table avec ma famille, ou avec des amis, au travail ou dans la campagne verte ; dans un climat dépourvu de tension et de peine ; et pourtant, j'éprouve une angoisse tenue et profonde, la sensation précise d'une menace qui pèse sur moi. De fait, au fur et à mesure que se déroule le rêve [tout s'écroule]. Puis c'est le chaos ; je suis au centre d'un néant grisâtre et trouble, et soudain, je sais tout ce que cela signifie, et je sais que je l'ai toujours su : je suis à nouveau dans le Camp, et rien n'était vrai que le Camp. Le reste, la famille, la nature en fleurs, le foyer, n'était qu'une brève vacance, une illusion des sens, un rêve. Le rêve intérieur, le rêve de paix est fini, et dans le rêve extérieur qui se poursuit et me glace, j'entends [...] l'ordre qui accompagnait l'aube à Auschwitz, un mot étranger, attendu, redouté : debout, « *Wstawać* ». ²³

Concrètement, le rescapé est revenu parmi les siens. Mais il se livre dans son sommeil à une inversion de la réalité. Son retour effectif devient le rêve, et le camp la réalité. Dans ce cauchemar, Primo Levi est de retour dans le camp, dans lequel il revient, par le sommeil, à sa vie hors du camp. Les polarités du départ et de l'arrivée, de l'aller et du retour sont ainsi totalement renversées. Le rêve témoigne d'une telle réalité du camp dans les méandres du psychisme du rescapé qu'il est difficile d'envisager le fait d'être physiquement revenu des camps comme un retour à proprement parler.

Il est terrible de constater que le récit de Levi s'achève sur cette inversion, sur ce retour au camp, seule réalité tangible pour le rêveur pendant son sommeil. Il est plus terrible encore de constater que Jorge Semprun termine lui aussi *L'Écriture ou la vie* sur une figure du retour au camp. Dans les dernières pages de cette œuvre, l'auteur

²² P. Levi, *La Trêve*, A. Maugé (trad.), Paris, Le livre de poche, 2012, p. 249.

²³ *Ibidem*.

raconte un retour concret, plusieurs décennies après sa détention, sur les lieux de cette dernière, accompagné de Thomas et de Mathieu Landman, enfants chers à son cœur avec qui il a tenu à entreprendre ce voyage. Il passe la nuit à Weimar, petite ville située à quelques kilomètres de Buchenwald, dans un hôtel ayant pour nom « L'Éléphant ». Le récit qu'il fait de sa nuit est des plus troublants :

La neige était tombée sur mon sommeil.

Elle recouvrait la forêt nouvelle qui avait poussé sur l'emplacement du petit camp. Je marchais dans la neige profonde, parmi les arbres, avec Thomas et Mathieu Landman. Je leur disais où s'était trouvé le block 56 [...]. Soudain, ils n'arrivaient plus à me suivre [...]. Soudain, j'avais vingt ans et je marchais très vite dans les tourbillons de neige, ici même, mais des années auparavant.

Je me suis réveillé, dans la chambre de l'Éléphant.

Je ne rêvais plus, j'étais revenu dans ce rêve qui avait été ma vie, qui se rait ma vie. [...]

J'ai levé les yeux.

Sur la crête de l'Ettersberg, des flammes oranges dépassaient le sommet de la cheminée trapue du crématoire.²⁴

C'est sur ce récit troublant que se termine *L'Écriture ou la vie*. Comme dans le récit de Levi, une inversion a lieu. Le rescapé se réveille pendant son rêve, non pour revenir à la réalité, mais pour se retrouver dans une sorte de réalité alternative, psychologique, inconsciente et qui lui paraît plus réelle que le réel même et dans laquelle il est détenu à Buchenwald. En estompant les repères qui permettraient au lecteur de se situer entre la réalité et le rêve, Semprun rend d'autant plus tangible l'expérience bouleversante qu'il vit alors. Il ne précise pas que ce rêve qui semble plus réel que le réel procède ainsi : sa narration ignore cet état de fait, comme si celui du rêve était réellement plus puissant et plus vrai.

La notion du « retour », qui peut paraître si évidente dès lors que l'on adopte un angle de vue pragmatique,

²⁴ *Ibidem*, p. 393-395. L'Ettersberg est le nom de la colline sur laquelle a été édifié le camp de Buchenwald, qui possédait des fours crématoires dont la cheminée rougeoyante reste gravée dans la mémoire douloureuse de nombreux rescapés.

vole en éclats quand on approche le vécu du rescapé, même des années, voire des décennies après que son retour effectif, et incontestable, a eu lieu. Il y a bien eu un retour des camps pour les auteurs que nous avons cités. Antelme est revenu de Gandersheim et a retrouvé son foyer parisien, Charlotte Delbo est revenue de Ravensbrück, Primo Levi a pu réinvestir la maison même dont il était parti, et Jorge Semprun a regagné Paris. Mais aucun d'entre eux ne présente le processus du retour comme une évidence. Dès le moment où la simple question géographique se pose, celle de quitter le lieu de détention pour amorcer le parcours vers un lieu auquel ils avaient été arrachés, le retour n'est pas psychologiquement vécu comme tel. Dans la continuité de cette perception initiale, le retour effectif du détenu une fois constaté, attesté, est vécu comme une réalité incomplète, voire fausse. Le rescapé se sent inadapté à la vie qui lui a été rendue, et psychologiquement, ne se sent pas revenu du camp, qu'il continue, dans sa vie comme dans ses rêves, à considérer de manière plus ou moins consciente, comme une réalité plus forte que la réalité physique et géographique. Ces expériences, si différentes dans leur forme, conduisent toutes à mettre le doigt sur la dualité de la notion de retour. Il est de ces retours qui resteront à jamais incomplets. Il est de ces retours physiques qui ne coïncideront jamais avec un retour psychique. Il est de ces retours qui, dès l'amorce du processus physique à travers l'espace géographique, étaient déjà, de manière intime, tout autre chose qu'un retour.

Date de réception de l'article : 30.12.2018.
Date d'acceptation de l'article : 18.03.2019.

bibliographie

- Antelme R., *L'Espèce humaine*, Paris, Gallimard, 2011.
 Delbo C., *Aucun de nous ne reviendra*, Paris, Minuit, 2012.
 Delbo C., *Mesure de nos jours*, Paris, Minuit, 2013.
 Levi P., *La Trêve*, A. Maugé (trad.), Paris, Le livre de poche, 2012
 Levi P., *Les Naufragés et les rescapés*, A. Maugé (trad.), Paris, Gallimard, 2000.
 Levi P., *Si C'est Un Homme*, M. Schruoffeneger (trad.), Paris, Pocket, 2012.
 Duras M., *La Douleur*, Paris, Gallimard, 1993.
 Duras M., Mitterrand F., *Le Bureau de poste de la rue Dupin*, Paris, Gallimard, 2012.
 Semprun J., *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 2001.
 Semprun J., *Le Langage est ma patrie*, Paris, LMS, 2013.

abstract

Is It Possible to Come Back from the Nazi Concentration Camp ?

This article aims at analyzing the hiatus between the physical return of the survivors of the Nazi concentration camps and the psychological bond they keep on feeling deep inside with the time and place of their detention.

keywords

Nazi concentration camp, Primo Levi, Robert Antelme, Charlotte Delbo, Jorge Semprun, trauma-tism, survival

mots-clés

Camps de concentration nazis, Primo Levi, Robert Antelme, Charlotte Delbo, Jorge Semprun, traumatisme, rescapés

Lucie bertrand-luthereau

Lucie Bertrand-Luthereau, Agrégée et Docteure en Lettres, enseigne la culture générale à l'Institut d'Études Politiques d'Aix-en-Provence. Spécialiste de l'indicible, elle est l'auteure de nombreux articles et d'ouvrages sur le sujet. Elle est l'un des auteurs français de référence sur les écrits des rescapés des camps de concentration nazis, notamment sur l'œuvre de Robert Antelme. La chaîne youtube à son nom (Lucie Bertrand-Luthereau), dédiée à la culture générale, recense également ses conférences sur le sujet de la violence extrême, mais également sur des sujets variés relevant de l'actualité, la philosophie et la spiritualité.

ORCID : 0000-0002-6787-5317